

sur la principale porte d'Abernéthy. Le tronc, dépouillé de son chef, fut enterré à *Pitalpine*.

Trois ans après, Kenneth II, fils d'Alpine et roi des Scots, voulut venger la mort de son prédécesseur. Il attaqua *Brudus* à son tour, le mit en déroute complète, entra triomphant dans Abernéthy et reconquit la tête de son père, qu'il fit ensevelir où reposaient ses autres dépouilles mortelles. On posa sur cette tombe la pierre où Alpine avait planté son étendard au moment où il succombait.

Circonstance extraordinaire. Le jour où la reine d'Angleterre arrivait à Perth au bruit des acclamations publiques, un paysan qui travaillait à la route, ayant aperçu près de lui la pierre de *Pitalpine*, la souleva pour regarder ce qui était dessous, et trouva le corps du monarque; la tête coupée était au fond du même sépulchre. Lord *Camperdown*, propriétaire du lieu, donna ces funèbres dépouilles au musée de la ville de *Dundée*.

Abernéthy, situé près le confluent des deux rivières de l'Éarn et du Tay, est maintenant un village où il n'y a plus que quelques maisons,

et les arches brisées d'un pont bâti par les Romains. Ce pont, où l'on ne passe plus depuis bien des années, captiva longtemps mon attention. Il s'y rattachait des faits merveilleux, une légende curieuse, et jusqu'à l'origine de *Perth*.

LE PONT D'ABERNÉTHY.

Berthe Graham était, en 909, la plus belle, la plus riche, et la plus noble des jeunes filles du vieux royaume des Picts. Agée de 18 ans et n'ayant plus ni père ni mère, elle habitait le château de *Kincardine*, aux bords du ruisseau de *Ruthven* en *Strathearn*; (1) et, dans les contrées d'alentour, il n'était bruit que de ses charmes.

(1) *Kincardine-Place* appartient aujourd'hui aux marquis de *Montrose*. *Berthe Graham* fut une des premières illustrations de cette noble famille.

Parmi les prétendants à sa main (et il s'en présentait en foule), on en citait deux qui paraissaient devoir l'emporter sur leurs concurrents. L'un était *Malcolm Murray* et l'autre *Donald Ruthven* ; le premier passait pour le plus beau des enfants de l'Ecosse, et l'autre pour le plus vaillant.

Malcolm Murray était d'une illustre naissance. Un tableau représentait, chez lui, Noé sortant de l'arche, après le déluge, avec un coffre sous le bras, où se lisait cette inscription : *papiers de la famille Murray* (1) ; il avait une fortune considérable ; et la nature l'avait, en outre, doué d'une figure charmante. Berthe Graham le regardait souvent avec une sorte d'intérêt : néanmoins lorsque Malcolm, encouragé par ce regard, cherchait à lui adresser de tendres discours, Berthe, du haut du piédestal que lui dressaient les adulations humaines, l'écrasait de son altier silence.

Donald Ruthven était moins beau que son rival ; mais, renommé par son audace et son

(1) Horace Walpole, dans un de ses écrits, donne ce tableau à la famille de Northumberland.

courage, il avait de ces yeux étincelants qui, soit qu'elle y consente ou non, disent à une femme : *je t'aime*. Son caractère était irascible et fougueux. En toute chose, attendre lui paraissait une défaite : un retard lui était un affront. Son visage avait parfois une expression bizarre ; car quand la surface unie de son large front venait à se rider au vent des passions qui soufflait dans son âme, il se creusait entre ses noirs sourcils une espèce d'abîme, et l'on eût dit qu'il s'y empreignait *la griffe de Satan* ; mais sa bouche, un instant après, avait un ineffable sourire, le sourire d'une belle âme. Un tel homme avait bien des chances de succès en matière de sentiment, car il étonnait toutes les femmes. Or, sur le terrain de l'amour, qui étonne, intéresse ; qui intéresse, plaît ; et qui plaît, ne tarde pas à être aimé.

L'âme énergique de Ruthven avait cependant une étrange faiblesse : lui, qui ne reculait devant aucun des périls de la vie, et qui eût bravé les puissances les plus formidables de la terre, il croyait aux choses surnaturelles et s'en épouvantait. Des idées superstitieuses trou-

blaient souvent sa raison. Il lui avait été prédit par de vieilles Bohémiennes que parmi ses arrière-neveux, il naîtrait un jour un *vampire* ; et Ruthven croyait aux sorcières (1).

Ruthven et Murray se haïssaient mortellement. Ils se rencontraient parfois chez la reine d'Écosse, au palais d'Abernéthy ; et là, lorsqu'ils s'adressaient la parole, on eût pu croire, à leur accent, que l'épée allait sortir du fourreau. Abernéthy était alors la résidence de l'auguste femme du roi Guillaume, quatre-vingt-treizième souverain de l'Écosse (2) ; *ladye Bertha Graham* y occupait un appartement : la reine l'affectionnait tellement que, ne pouvant s'en séparer, elle l'avait attachée à sa cour. Donald Ruthven, Malcolm Murray et vingt autres nobles seigneurs se pressaient autour de la brillante favorite ; ils se disputaient un de ses regards ; ils se fussent tués pour un de ses sourires. Ruthven avait un amour à convictions profondes

(1) Tout le monde a lu le *Vampire*, de lord Byron, et connaît le drame du même nom. Le héros du livre et de la pièce était, comme on le sait, un *lord Ruthven*.

(2) Voyez Georges Buchanan. *Hist. d'Écosse*, t. I. livre 7. ch. 50.

et à fougueux entraînements ; Murray en avait un à froids raisonnements et à profonds calculs. *Ladye Bertha Graham*, les examinant tous deux attentivement, ne se prononçait pour aucun. Plusieurs pensaient que l'adroit Murray finirait par l'emporter. Bertha était calme et gaie avec Malcolm ; elle était inquiète et soucieuse avec Donald : n'aimait-elle ni l'un ni l'autre ?...

« — Bertha ! lui dit un jour la reine, que penses-tu de Malcolm ?

— Il ne m'a jamais fait penser, répliqua en souriant la favorite.

— Et as-tu quelque idée sur Ruthven ?

— Oui ; j'ai l'idée qu'il me fait peur.

— Rappelle-toi combien il est brave !

— Oui ; mais voyez comme il est sombre !

— Que de triomphes dans sa vie !

— Mais que de visions dans sa tête !

— Celui-là t'aime avec passion.

— Aujourd'hui, c'est possible : rien ne l'en empêche ; mais si demain quelque fantôme lui défendait de m'adresser ses hommages, je suis convaincue que demain il cesserait de me par-

ler. Son amour ne tiendrait pas contre une *apparition*.

— Bertha, je pense le contraire; fais-en l'épreuve!

— Dieu m'en garde!

— Il faut pourtant te marier, reprend la reine d'un ton grave; les deux plus beaux partis de l'Ecosse se présentent à toi: choisis entre Malcolm et Donald.

— Je consulterai *Brother John* (1).

Brother John, sorte de vieil astrologue en grande vénération dans la contrée, était de l'illustre famille des Graham, et tenait à Bertha par les liens du sang. Né dans les grandeurs et l'opulence, il eût pu aspirer aux plus hautes positions; mais, pour embrasser la vie scientifique et se consacrer entièrement à des études alchimiques, il avait renoncé à toutes les pompes de la terre, et s'était bâti dans les bois de *Glenfearg*, auprès d'Abernethy, un mystérieux laboratoire. Là, sur la montagne ou aux bords du torrent, il livrait ses jours studieux à la recherche du *grand œuvre*. Ce n'était point en-

(1) Frère Jean.

core l'époque: *Brother John* devançait son temps.

Bertha, depuis son enfance, avait l'habitude de consulter son docte parent dans toutes les circonstances où il lui importait d'être éclairée. Elle appelait ce vieillard, *mon père!* *Brother John*, plein de piété, était plus à ses yeux qu'un sage conseiller; il était un flambeau divin.

À l'aurore naissante, et au septième jour du mois de mai, elle dirige ses pas vers *Glenfearg*; elle n'a pour l'accompagner que son fidèle *Whiteboy*. C'était un gros dogue qui ne la quittait jamais, et dont l'intelligence extraordinaire égalait l'entier dévouement. Il pressentait jusqu'aux désirs de sa maîtresse; et, aux heures du danger, le plus intrépide soldat n'eût pu mieux défendre son drapeau que *Whiteboy* ladye *Bertha*.

Brother John, couvert d'une robe de bure et la taille ceinte d'une corde, à la façon des Cénobites, s'occupait à distiller des plantes médicinales. Ladye *Bertha* lui ouvre son âme. Quel conseil donna l'astrologue? ceci demeura un mystère. *Whiteboy*, lui seul, était là; et le chien

d'Abernéthy, eût-il pu parler comme l'âne de Balaam, n'eût pas trahi le secret de sa maîtresse.

Bertha revenait de *Glenfearg*; Malcolm, sur une plage isolée, se présente à l'improviste devant elle. Il était en habit de chasse; la beauté de ses traits était rehaussée par l'élégance de sa mise. Il croit remarquer de l'émotion dans les yeux de la noble fille des Graham. Sa vanité lui persuade qu'il ne tient qu'à lui d'assurer sa conquête; il met un genou en terre devant elle; et, d'une voix à laquelle il cherche à donner l'expression la plus irrésistible, il ose lui parler d'amour.

Indignée d'un pareil langage, Bertha eût voulu prendre la fuite; mais cette démonstration de crainte eût pu enhardir encore Malcolm. Elle se contente de garder le silence et ne presse même pas sa marche. Ils traversaient un bois touffu; les paroles du jeune chasseur devenaient à chaque instant plus brûlantes. Bientôt il lui saisit la main... « — A moi! *Whiteboy*! » crie Bertha. » Et le dogue fidèle a compris: il se jette avec fureur sur Murray. Celui-ci, armé d'une

dague, ne tardera pas sans doute à se défaire de son ennemi; mais tandis que Bertha, dégagée des étreintes de l'audacieux, fuit du côté d'Abernéthy, un inconnu, qui, depuis un moment, caché derrière un taillis, avait tout vu et tout entendu, se précipite vers Malcolm. Cet inconnu était Donald.

« — Malcolm! s'écrie-t-il avec l'accent du plus insultant mépris; ici, pour adversaire, un dogue!... Ah! si le chien est digne de l'homme, l'homme n'est pas digne du chien.

— Approche! réplique Murray en se débarrassant de *Whiteboy* par un coup de dague à la gorge. Après le chien, la bête fauve; j'épargnais l'un, je tuerai l'autre.

— C'est ce que nous verrons avant peu, répond Donald tirant son épée; as-tu ton glaive? défends-toi!

— Je n'ai qu'un poignard; prends le tien. On peut se battre à coups de dague.

— Je n'en ai point à ma ceinture.

— Eh bien! à ce soir le combat.

— Où?

— Sur le pont d'Abernéthy.

— A quelle heure ?

— A minuit précis : l'heure des *fantômes*, Ruthven ! »

Malcolm savait qu'il frappait juste en se servant de ces images.

« — Quelles armes choisissons-nous ? continue Donald d'une voix altérée.

— Le glaive des fils d'Ossian.

— Les braves de Morven ne te couvriront pas de leur égide.

— Il m'entoureront de leurs *ombres*. »

Les rivaux se séparent. Whiteboy avait disparu ; et, sa tâche finie, s'était traîné tout sanglant jusqu'aux pieds de sa maîtresse. Bertha avait vu de loin Malcolm et Donald en présence ; elle pressentait un combat.

« — Lâche Murray ! disait-elle en pensant la blessure de son chien, tu as osé frapper mon compagnon chéri, le modèle du dévouement et de la fidélité !... O Ruthven ! où était ton fer !... je t'aimerai si tu me venges. »

Ruthven ne pouvait entendre ces paroles ; mais à l'ardeur avec laquelle il appelait le combat, on eût dit qu'elles avaient retenti au fond

de son âme. Son œil avait des feux sinistres, son fer de menaçantes lueurs ; la haine et la mort étaient là.

La nuit couvrait les rives de l'Éarn ; l'airain sonnait l'heure funèbre. Deux hommes armés sont sur le pont d'Abernéthy en face du palais ; ils s'approchent en silence. Leur fureur, dédaignant l'attaque des paroles, ne veut que le choc des épées ; ils craindraient que le bruit n'appelât des témoins et n'interrompit la vengeance ; ils retiennent leur respiration. Déjà les glaives sont tirés.

« — Combat à mort ! s'écrie Donald.

— Oui, à mort ! réplique Malcolm.

— *A mort !* redit l'écho de la rive. »

Et, sous les brouillards de la nuit, roule au loin l'appel des tombeaux.

« — Ruthven ! dit Murray, tu frissonnes.

— Non, lui répond Donald, je tue. »

Il le perce de part en part.

Murray tombe en poussant un cri lamentable. Ruthven, en retirant son épée, se voit couvert du sang de son adversaire. Ce sang s'est répandu sur lui comme un jet de flammes ; il re-

cule avec un mouvement de surprise et d'horreur... En ce moment, des brumes de l'horizon s'échappe un rayon de lune : ce rayon subit et imprévu, ce rayon magique et fatal, éclaire le front de Malcolm ; un rire affreux est sur sa bouche. Le visage empreint des couleurs plombées du sépulcre, il se redresse avec la froide lenteur du spectre, comme si quelque esprit invisible était venu lui souffler une dernière pensée de haine et de vengeance. De ses lèvres déjà glacées sort une voix prophétique... une voix presque surhumaine :

« — Malheur ! malheur à toi, Ruthven ! tu ne jouiras pas de ton triomphe. Repasse une autre fois sur ce pont, nous y serons la mort et moi ! »

Des semaines et des mois s'écoulent. La favorite de la reine n'est plus cette indifférente et hautaine Bertha qui, toujours vive et gaie, repoussait les amours et dédaignait les hommages ; son regard est devenu vague et mélancolique ;

une harmonieuse langueur est répandue sur ses traits ; sa physionomie a pris une expression plus tendre ; elle ne recherche plus les plaisirs et les fêtes ; elle s'isole, elle rêve, elle aime.

Donald, de son côté, n'avait plus cette fougue impétueuse et ces rudes transports qui rendaient son caractère redoutable à ceux qui l'approchaient. Ses manières étaient devenues plus calmes et plus bienveillantes. La singulière empreinte de son front, la *griffe de Satan*, a presque entièrement disparu ; une secrète voix du cœur l'avait averti qu'il était aimé de Bertha, quoique rien encore ne le lui eût prouvé. Admis rarement auprès d'elle, il lui adressait peu la parole ; il la voyait et l'aimait à la façon des poètes, plus en dedans qu'en dehors de lui-même ; mais l'amour du poète demande à la femme ce qu'il exige de la lyre ; accord parfait, céleste harmonie : Ruthven atteindra-t-il ce but !...

Comme tous les hommes supérieurs, il avait de nombreux ennemis. Le corps de Murray, peu après le fatal duel, avait été retrouvé dans les eaux du Tay, près de Dundee. Ou avait eu lieu

l'homicide? quelle main frappa la victime? les recherches à cet égard étaient restées infructueuses. Néanmoins les bruits publics accusaient Donald; ses détracteurs remarquaient qu'il ne passait jamais sur le pont d'Abernéthi; et on faisait circuler tout bas que ce pont avait vu le meurtre.

La reine d'Écosse engageait toujours vivement sa favorite à choisir enfin un mari: Bertha ne se décidait point. Ruthven, commençant à se décourager, s'était retiré à l'entrée de la belle vallée du Tay, nommée le *Carse de Gowrie*, dans un château, nommé *Kinfauns* (1). De ce lieu il avait écrit la lettre la plus touchante à la noble fille des Graham. Il mettait à ses pieds son nom, sa fortune et sa vie; il implorait une réponse; et son intention, en cas de refus, était d'aller chercher à l'étranger, dans les guerres les plus lointaines, la fin d'une existence flétrie.

Ladye Bertha ne peut hésiter plus longtemps. Son cœur se prononce; elle va répondre à

(1) *Kinfauns-Castle* appartient aujourd'hui à lord Gray. Il est presque en face de Perth.

Ruthven, et lui dire: « venez! » *Brother John* se présente à elle. Il a quitté sa solitude; il a dérogé, en cela, à toutes ses habitudes. Son apparition au palais d'Abernéthi est un événement remarquable. L'astrologue a sans doute une grande révélation à faire... ou un arrêt à prononcer.

Il est seul auprès de Bertha.

« — Ma fille! lui dit-il d'un ton d'autorité imposante, je sais vos secrètes pensées. Vous voulez devenir la femme de Ruthven. Je m'y oppose.

— Vous! mon père?

— Donald Ruthven a tué Malcolm Murray.

— Ce ne sont que des bruits publics.

— C'est pour moi un fait démontré.

— Eh bien! admettons qu'il soit vrai: le combat entre Donald et Malcolm n'a pu être qu'une lutte vaillante entre deux hommes de cœur. Rien en cela ne fait tache à la noble vie de Ruthven; je n'y vois qu'un triomphe de plus. Donald aura sans doute été contraint à tirer l'épée contre Malcolm; et ce dernier, j'en suis convaincue, doit avoir mérité son sort.

Que trouvez-vous donc de si singulier, mon père, à ce qu'un guerrier décide une question d'honneur les armes à la main ! Respect au *jugement de Dieu* !

— Je le vois, interrompt l'astrologue, vous aimez Ruthven.

— Oûi, mon père.

— Et vous vous figurez qu'il vous aime ?

— J'en ai l'assurance certaine. Il n'est aucun sacrifice et aucun dévouement dont il ne soit capable pour moi. Son amour est comme son courage : sans bornes et à toute épreuve.

— *A toute épreuve* : non, ma fille. Faites-en vous-même l'essai.

— Vous vous méfiez de lui, mon père ? Eh bien ! promettez-moi de ne plus vous opposer à mon mariage avec lui, si, mettant son âme à l'épreuve, du moins à une épreuve possible, je l'en vois sortir à sa gloire.

— J'y consens et du plus grand cœur.

— Quelle épreuve imposerez-vous ?

— La plus simple et la plus facile. Ecrivez-lui qu'il se rende au pont d'Abernéthy, le *septième jour* du mois, à la *douzième* heure de la

nuit, et que vous lui donnerez là votre réponse.

— Quoi, mon père, vous voulez que, seule et sur un pont désert, j'aille trouver un homme à minuit ?

— Ne craignez rien, je serai près de vous. Quant à lui, il n'y viendra point.

— Et votre but ?

— Est celui-ci : de vous prouver que votre courageux Donald n'est qu'une âme pusillanime, et que cet homme qui vous paraît capable de tant de sacrifices et d'abnégation n'est pas même en état de braver pour vous une idée superstitieuse. Vous en aurez la preuve, ma fille ; il n'osera pas, quelque bonheur que vous lui promettiez, se trouver au rendez-vous de l'amour, à l'heure des revenants et des spectres. Il craindra l'esprit des ténèbres. Vous verrez sa flamme s'éteindre, et s'éteindre devant *une ombre*.

Ruthven, assis tristement sur une des esplanades de Kinfauns qui dominaient les belles rives du Tay, tenait ses yeux fixés vers l'horizon d'Abernéthy. La réponse de Bertha n'arri-